

R 3
JULIEN TEPPE

**MANUEL
DU
DÉSESPOIR**

*« Quel crime avons-nous fait
pour mériter de naître ? »*

Lamartine.



LES NOUVELLES ÉDITIONS DEBRESSE

MANUEL DU DÉSESPOIR

209

4^e R
8645

DU MEME AUTEUR :

Les Histrions au miroir.

Apologie pour l'anormal, ou « Manifeste du Dolorisme ».

Dictature de la douleur.

Avant le corps.

Enquête sur le nationalisme.

Sur le purisme d'André Gide.

Chamfort. — Sa vie, son œuvre, sa pensée. (Préface de Jean Rostand).

La femme de peau.

A paraître :

Les ahurissements d'Ahuzu.

Echec à l'esprit.

Les Caprices du langage.

JULIEN TEPPE

**MANUEL
DU
DÉSESPOIR**

*« Quel crime avons-nous fait
pour mériter de naître ? »*

Lamartine.

LES NOUVELLES ÉDITIONS DEBRESSE

38, Rue de l'Université, 38
PARIS (7^e)

*Il a été tiré de cet ouvrage
12 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma
dont six numérotés de 1 à 6, et six, de I à VI*



AVANT-PROPOS

Je ne le cache pas. Ce « Manuel du désespoir » — de l'« inespérance » serait mieux dire — n'est pas tel que je l'avais rêvé. C'est qu'il m'eût fallu, pour cela, paradoxalement, une sérénité d'esprit et une paix du corps et du cœur qui m'ont cruellement fait défaut. Mais en se présentant ainsi, d'une forme, ou, plutôt, d'une architecture aussi imparfaite à mon goût, il sera bien dans la ligne cahotique adéquate, corseter exactement sa pensée étant un acte « réussi » qui ne pourrait qu'amener de l'eau au moulin optimiste. N'est-ce pas trop, déjà, d'avoir à me reprocher de m'être quelque peu débordé en ces pages, alors qu'une certaine stérilité constitue peut-être la marque la plus sûre du désenchantement ? L'écran du discours ne supprime-t-il pas l'excès ? Quand on est engorgé par le TOUT impossible à exhaler, il n'y a plus guère que le silence d'éloquent. « Avant tout, la douleur est un cri. Il n'y a pas de mots pour rendre ça. » (Alphonse Daudet).

Cependant, à défaut du « Journal de souffrance et de vérité » où l'indicible se trouve consigné, depuis quinze ans, jour par jour, sinon heure par heure, voici une esquisse de l'enfer humain, d'où le ton métaphysicien et poétique aura été soigneusement banni. Le salpêtre n'a que faire de ces fanfreluches suspectes et du bombastique où souvent s'égarèrent un Schopenhauer, un Rimbaud, un Kafka et tant d'autres. Qu'a-t-on besoin des muses lorsqu'on touche du doigt la sanie et le sang ? Métamorphoser le réel à force de le serrer de près : seule transsubstantiation qui ne soit pas supercherie. La vigueur propre de l'impression ressentie doit donner la vertu nécessaire à l'expression, et, sans astragales, suffire à prolonger la sensation d'enlèvement dans le cloaque où patauge l'homme, blet et liquescent. Et que si cette frénésie apportée à dépeindre un univers peuplé de hideurs et de solitudes suscitait un dédaigneux : « Tout ce qui est excessif est insignifiant », j'en tomberais volontiers d'accord : elle

est vraiment excessive, la tiédeur de ceux qui accusent le misérabilisme d'en rajouter — comme si jamais personne, loin de la dépasser, avait seulement approché la géhenne terrestre !

D'ailleurs, prisonnier de ma suffocation, je suis resté bien en deçà de mes émois, conscient que les plombs sauteraient au delà d'une certaine intensité de courant personnel et que je ne serais pas suivi, si je vidais le fond du pot jusqu'à la lie, ainsi qu'il m'est arrivé pour « La femme de peau », livre d'une authenticité entière, je puis l'assurer, mais devant lequel les esprits les mieux disposés à mon endroit n'ont pu se retenir de faire la petite bouche : on veut bien du vrai, mais dosé, adouci, aimable, truqué en somme. Autrement, fi ! N'importe, en ce « Manuel », j'aurai eu quelque mérite à ne pas abuser du pronom haïssable, ni à ne point trop puiser des motifs d'éréthisme dans une sensibilité survoltée. Loin donc du dogmatisme gelé comme d'un lyrisme hagard, bâti à coups de paragraphes saccadés tracés au rythme du ricanement ou du sanglot, ci-gît un bréviaire de révolte et de misanthropie dont il est seulement étonnant de penser qu'il ait pu avoir un éditeur, des lecteurs... et un auteur.

*
**

La peinture d'affres personnelles risquant d'atteindre trop rapidement une tonalité passionnelle, la discrétion têtue sur mon idiosyncrasie à laquelle je me suis rallié ici n'empêchera cependant pas que l'on conteste la validité d'une réunion en faisceau d'aperçus exclusivement négatifs, sous prétexte qu'une aventure intérieure échappe à l'universel. La belle trouvaille ! Ne s'accorde-t-on pas aujourd'hui à reconnaître que le choix d'une doctrine philosophique implique un jugement de valeur fondamental, se référant lui-même à un principe indémontrable, et qu'une cause d'origine subjective, le plus souvent physico-psychologique, inspire ces prises de position ? En ce sens, toutes les doctrines, même en apparence les plus détachées du sujet, ne sont pas moins reliées ombilicalement à leur père, de sorte que la cosmologie d'un Descartes peut sembler une fantaisie de mythomane au même titre que celle d'un Schopenhauer, à l'ascendance pathologique évidemment mieux marquée. Le vrai problème est ailleurs, savoir : quelle somme de vérité objective, c'est-à-dire contrôlable, vérifiable, mesurable, recèle telle vision du monde

apparemment insolite, « bizarre », sinon solipsiste ? Il s'agit alors d'oublier l'individu vivant pour ne plus considérer que l'appareil conceptuel formant un essai de synthèse. Et ici, dans cette estimation, il est absolument indifférent qu'on connaisse ou non les réflexes, le métabolisme ou le caractère de l'essayiste. D'où vient que, faisant taire mes nerfs d'écorché-vif, je n'ai pas rechigné à accumuler une masse de notations et de statistiques, rien n'égalant la critique de la vie quotidienne pour neutraliser les aberrations spéculatives ou lyriques. En tout cas, la mythomanie ayant pour essence de « décoller » d'avec le réel, c'est l'oubli de ce réel — farci d'horreurs — qui est mythomanie, et non point une rumination obsédée d'images et d'idées noires dictées justement par le spectacle de la réalité. A contempler, chiffres en mains, les injustices et carnages inouïs qu'entassent sans se lasser les hommes, qui oserait taxer d'arbitraire une nausée aussi fortement fondée ?

*
**

Maintenant, ô rossignol andalou,

« ... parce que je ne suis homme, poète, ni feuille,
mais pulsation blessée qui sonde les choses de l'autre côté »,

il se peut que j'apparaisse comme un être dont toute la pensée, très ou trop concentrée, gravite sans relâche autour d'une même idée, médite sans trêve le même thème et finit par apercevoir la machine ronde à travers une vitre mentale spéciale, grâce à ce que Minkowski a appelé une « géométrisation morbide ». Et après ? Bienheureuse anormalité, plutôt, si elle rejoint l'intuition en ce qu'elle a immédiatement pénétré la nécessité du désespoir, au lieu que l'homme « normal » (id est : tout occupé à vivre) aura eu besoin pour y parvenir d'une houle de réflexions et démonstrations — si tant est d'ailleurs que rien puisse jamais remplacer, pour l'élargissement du cœur et de l'esprit, l'expérience brute du broiement et de la brûlure.

I

LA SOUFFRANCE UNIVERSELLE

LA SOCIÉTÉ ANONYME D'ÉDITIONS

« Ah, cette science fatale du désespoir est plus profonde et plus puissante que la science corrompue de l'égoïsme et de la vanité ! »

(Mme de GIRARDIN).

Rien de plus ignoble que la pensée qui ouvre les « Maximes de la vie » publiées par la comtesse Diane, il y a trois quarts de siècle : « Je ne veux pas désenchanter les hommes en les forçant à se connaître ». Il serait certes puéril d'en prendre le contre-pied strict en proclamant : « Je veux désenchanter les hommes... », mais je souscrirais volontiers cet adage comme règle d'or du philosophe : « Je veux forcer les hommes à se connaître... dussent-ils s'en trouver désenchantés ».

D'ailleurs, peut-on, par la seule grâce d'une doctrine purement INTELLECTUELLE, « désenchanter » un être ? Non. Hélas...

Chacun aime trop de s'abuser pour se laisser désabuser.

La « merveilleuse élasticité » de la nature humaine, dont parlait Jaurès, est infinie. Ses ressources vitales, son instinct de conservation, sa volonté de puissance, rendent l'homme à peu près imperméable aux instigations les plus nihilistes. Anomalie que quiconque peut vérifier à longueur de journée. Qu'on ne nous assomme donc pas en arguant de la malfaisance des théories noires. Un homme ne saurait être poussé au désespoir que pour des motifs d'ordre affectif et particulier. Sans doute n'existe-t-il pas, le suicide idéal, de mécanisme rationnel et dépendant d'une conviction objective développée méthodiquement, et sans doute d'Holbach a-t-il eu raison de prétendre qu'on « ne se tue pas par spéculation ». Il y faut le ferment émotionnel. (1)

(1) Au rebours, un rien suffit à écarter de l'auto-homicide. Reportons-nous à Paul Valéry contant à Henri Massis ce qui le sauva de la pendaison, lorsqu'il voulut se supprimer, en 1895 : « J'étais en train de nouer la corde, quand mon regard avisa sur la planche qui devait me servir de support, un volume que le hasard faisait traîner là. Pourquoi ouvris-je ce livre ? Toujours est-il qu'ayant lu, je fus secoué soudain d'un éclat de rire si fort que je me sentis libéré, délié... » Or ce livre libérateur n'était ni Epictète ni Marc-Aurèle, mais un simple recueil de nouvelles de l'humoriste boulevardier Aurélien Scholl.

Si, à force d'accumuler aux yeux des plus réfractaires au Vrai, preuves et illustrations de la douleur universelle, on parvient à les faire s'arrêter un moment sur le tragique et l'horreur de leur destinée, ce sera déjà bien beau. Nous n'osons guère en demander davantage, scepticisme ne rimant pas mal avec dolorisme.

Les entreprises d'illusions abondent : le rêve, le sentiment, la religion débitent sans répit les précieuses chimères. C'est la course aux croyances réconfortantes. « Je voudrais croire à n'importe quoi qui ne serait pas la réalité, mais qui serait encore l'espérance », écrivait Henri Fouquier, résumant ainsi l'évangile général. On a les évangiles qu'on mérite.

Foin de ces coquecigrues. Il s'agit de savoir si l'on vise la vérité ou le bonheur. Si c'est la vérité, alors, inéluctablement, on a choisi la douleur, tant il est patent que voir les choses et les gens et soi-même tels qu'ils sont, c'est se condamner à percevoir : hideurs, désastres, cruautés, bassesses et injustices sans remède. Rien à faire là-contre. Pas d'échappatoires. On a le nez dedans et l'on en étouffera.

Qui s'étonnerait que tant de personnes veuillent fuir cette atmosphère insoutenable ? Soit. Mais, en ce cas, qu'elles confessent leur lâcheté, et avouent ne se forger que des alibis de conscience. En un mot, qu'elles trichent franchement.

En 1645, Descartes assurait à Elisabeth : « Même parmi les plus tristes accidents et les plus pressantes douleurs, on peut toujours être content, pourvu qu'on sache user de la raison ». Singulière conception de l'usage de la raison, pour un philosophe aussi... cartésien ! Vous ressentez ou contemplez sans sourciller un amas de détresses ? Il n'y a pas de quoi vous vanter d'une telle indifférence. En tout état de cause, la sérénité ou l'absence d'indignation sont péchés. « Inquiétez-vous de ne pas vous inquiéter », grondait Newman, et Péguy : « Une inquiétude, et même une épouvante, si elle est sincère, est bonne, au lieu qu'une espérance enchanteresse est mauvaise ».

Nulle vision du monde ne saurait donc être tenue pour valable si elle n'embrasse principalement la Douleur, puisque douleur et réalité se confondent par essence, et aucun écrivain authentique, même

s'il n'est point parti de cette douleur comme dictamen, ne peut manquer de s'y trouver amené au bout du compte, dans la mesure où est probe la peinture de la vie qu'il nous offre. « Vous me montrez un ciel pur, des arbres et des raisins, des hommes qui parlent, boivent, chantent, des femmes qui dansent et des chevaux qui galopent. Tout cela n'est pas la vie, c'est le bruit de la vie. » (Musset). En effet, la vie, c'est le mal, la souffrance, le désespoir. Et personne, au fond, ne s'est jamais bien soucié de nous en exposer sans rémission l'irréremédiable aigreur. Baudelaire protestait déjà en 1857 : « Cette morale-là irait jusqu'à dire : « Désormais, on ne fera que des livres consolants et servant à démontrer que l'homme est né bon et que tous les hommes sont heureux ». Abominable supercherie, tapie au fond même de déclarations à l'allure réaliste du genre de celle-ci : « Je ne demande pas aux auteurs de déguiser la vérité. Rien de moins supportable qu'un optimisme de commande. Ce que je réclame, c'est que la peinture qu'ils nous font du monde, fût-elle cruelle, soit transfigurée par un espoir, par une foi. » Souhaiter que les mots zinzinulent pour nous retracer le désastre insidieux qui imbibe et souille toute destinée ou nous décrire le conglomérat humain, cimenté de crasse et truffé de vilénies, merci bien ! Pour émaner d'une voix qui n'est pas une autorité, Jean Mauduit, cette astuce n'en est pas moins significative.

Et quand François Mauriac promulgue : « Le drame, ce n'est pas l'angoisse humaine, mais que tant d'êtres ne connaissent pas l'angoisse », on est tenté de poursuivre : « ... ou, la connaissant, soient si prompts à la dissiper à grand renfort de mystifications afin d'aboutir, coûte que coûte, à un semblant d'espoir. » La « Beauté invisible » de Maurice Magre nous l'enseigne : « Il y a dans le désespoir une substance amère, un poison fécond, la semence d'une vertu supérieure qu'on ne peut trouver ailleurs. Chacun, plus ou moins tard, doit aspirer le suc de cette ciguë qui donne des ailes, de cette belladone sacrée. Mais il faut boire le poison, et savoir n'en pas mourir ». (1) Oui, assez de spéciosités. Place nette enfin au pessi-

(1) Cf. aussi ces lignes de Kafka (19 octobre 1921) : « Celui qui, vivant, ne vient pas à bout de la vie, a besoin d'une main pour écarter un peu le désespoir que lui cause son destin. Il n'y arrive que très imparfaitement ; mais, de l'autre main, il peut décrire ce qu'il voit sous les décombres, car il voit autrement et plus de choses que les autres. N'est-il pas mort de son vivant, n'est-il pas l'authentique survivant ? »

misme reconnu comme la doctrine suivant laquelle la somme des maux de la vie l'emporte incomparablement sur celle des biens, tant au point de vue de la valeur morale, intellectuelle, que de la satisfaction matérielle ou affective, de sorte que ne pas être vaut mieux qu'être, suprême malédiction.

A cet énoncé, certains s'indigneront déjà. Pourtant, pareille définition est loin d'être outrée, puisqu'elle admet l'existence de « biens », et, d'autre part, ne s'attache pas trop à l'étymologie PESSIMUM, ce qui pourrait conduire à prétendre que « tout est pour le pire dans le plus mauvais des mondes possibles », selon le mot de Louise Ackermann. « Le plus mauvais » ? Qu'en savait-elle, et, à l'opposé, Leibniz, champion du « tout pour le mieux dans le meilleur des mondes » ? Voilà bien les poètes et les métaphysiciens, verbalistes indécorables. Une telle proposition superlative sera donc écartée, comme gratuite, et finalement optimiste (est-on jamais sûr d'avoir atteint le pire ?), de même que se trouvera écartée, pour raison d'insolubilité, la question de savoir si l'univers est ou n'est pas l'œuvre d'une volonté transcendante — Suprême Intelligence Divine, ou son agent, le démiurge. Que s'il fallait répondre oui, nous nous étonnerions que l'on parlât toujours du « bon Dieu » et jamais du « mauvais Dieu », le responsable au bout du compte, malgré les arguties du païen Platon : « Dieu, la plus parfaite des causes, n'a pu produire que la plus belle des œuvres », ou du chrétien Tatien : « Dieu n'a rien fait de mal, c'est nous qui avons produit toute improbité. » Que si, au contraire, Jean Rostand devait avoir raison en présumant que la vie vient de la matière, s'achève au tombeau, et que « de toutes nos actions, nous ne sommes pas plus maîtres que le chien de Pavlov ne l'est à retenir son flux de bave quand il perçoit le coup de sifflet provocateur du réflexe salivaire », eh bien, rien ne nous paraîtrait égaler en désespérance semblable nihilité. Ainsi, vers quelque pôle que l'on se tourne, il n'y a place pour aucun optimisme, et, les deux branches de l'alternative blessant également l'esprit, peu importe au fond la véridique pour l'exposé d'un bilan fatalement désolant dans tous les cas. C'est dire qu'ici le pseudo-problème ne nous retiendra pas davantage au moment d'essayer de mettre en pleine lumière un constat de la réalité si désenchanté qu'il faudra bien lui accorder ce nom unani-

mement honni, bafoué, raillé, quand ce n'est point dénié :
PESSIMISME.

Certes, les éclats de pessimisme sporadique foisonnent dans la littérature et, parmi les chevaucheurs de Pégase, en particulier, on n'aurait que l'embarras du choix pour composer un florilège noir. Encore ces expressions d'abattement ne signifient-elles pas grand-chose, concomitantes qu'elles sont avec des cris de parfaite exaltation euphorique, ou, du moins, de foi et d'espérance. Quand des litanies poignantes de tristesse — fussent-elles de Job ou de l'Ecclésiaste — se trouvent contrebalancées par des strophes d'inspiration diamétralement opposée, quel prix y attacher ? L'oscille est le masque de ces auteurs, dont le sous-titre de l'œuvre devrait être emprunté à un recueil de Verlaine : « Parallèlement ». Chez nos grands romantiques, c'est trop évident. Mais un cas plus typique encore, c'est celui d'un poète réputé ultra pessimiste, Ivan Gilkin. Rappelez-vous ce sonnet :

*L'ange noir m'a tendu la coupe d'onyx noir
Où bout sinistrement la liqueur cérébrale.
J'ai versé la mort dans ma bouche sépulchrale :
O charme des terreurs ! Splendeurs du désespoir !*

*Pensée, âcre poison, rongeur des énergies,
Qui détruis le bonheur, l'amour et la santé,
Tu dissous tout espoir et toute volonté
Dans les cœurs altérés de tes sombres magies.*

*Quelle odeur de cadavre en cet horrible vin !
J'ai vu. J'ai lu. J'ai su. Je sais que tout est vain.
Tous les plaisirs pour moi meurent avant de naître.*

*Qu'importent les printemps à mon âme d'hiver
Qui ne peut plus jouir et ne veut plus connaître
Et qui préfère aux fleurs l'acier d'un revolver !*

Or, cette manière indéniablement consternée des « Nuits » voisine, chez Gilkin, avec les fraîches odelettes du « Cerisier fleuri », d'une grâce lumineuse et détendue. Quoique l'« homo duplex »

c'est entendu, se découvre chez tout être, on est en droit de se demander, malgré tout, si un tel lyrisme de damnation mérite d'être pris au sérieux lorsqu'il coudoie avec des mièvreries de mirliton, ou encore — autre paire de manches — s'inscrit en faux contre le comportement de leur auteur. Un trait entre cent : Alfred de Vigny, dont les maîtres adages : « La vérité sur la vie, c'est le désespoir », ou « L'espérance est la plus grande de nos folies » ne l'empêchèrent cependant pas de convoiter âprement l'habit vert, jusqu'à se présenter sept fois, sans vergogne, à cette institution qu'en 1836 il dénigrait en ces termes :

« L'Académie a un grand malheur, c'est d'être la seule corporation un peu durable qui n'ait jamais cessé d'être ridicule... » S'écrier : « Les animaux lâches vont en troupes. Le lion marche seul dans le désert », et, en même temps, aspirer de toutes ses forces à se ranger dans la « troupe » des épéistes pour rire, quelle tristesse ! Baudelaire et Verlaine eux-mêmes ne louchèrent-ils pas vers la Coupole ? Et le — relativement — misanthrope Léautaud, candidat au prix Goncourt, ne fut-il pas amené, en cette qualité, à rendre visite au grand électeur Lucien Descaves ?...

Chez les philosophes, même histoire, les assertions les plus désabusées s'accompagnant de quelque contre-poids. Mais, si l'on veut que le pessimisme prenne une portée philosophique, ne faut-il pas qu'il s'agisse d'une vue universelle et irrémédiable — ce qui exclut, du coup, la possibilité d'un pessimisme intégral pour tout croyant (fût-il fidèle d'une église athée comme le matérialisme dialectique). Un théologien tel que F.-A. Schalk, a reconnu que ceci était particulièrement vrai du christianisme, dont les premiers théologiens, avec logique, comptaient la désespérance au nombre des péchés capitaux et qui implique à la fois la perspective d'un salut éternel, et l'excellence intrinsèque de tout ce qui existe. Ecoutez Saint Augustin : « Tout ce qui est est bon. Et ce mal dont je cherchais partout l'origine n'est pas une substance ; s'il était substance, il serait bon », tandis que Saint Thomas d'Aquin ratiocine : « Le souverain Mal n'existe pas ; il n'y a pas un premier principe pour le bien. Il n'est pas possible que quelque chose soit mal par essence, car tout ce qui est, en tant que tel est bien, et le mal ne peut exister que dans le bien ; comme dans un sujet le mal ne peut jamais

détruire totalement le bien, par suite il ne se peut pas qu'il y ait un mal qui soit totalement et intégralement mal ; tout mal ayant pour cause le bien, la raison du mal répugne à la raison du premier principe. »

Là-dessus, une multitude de moralistes chrétiens ont eu beau multiplier anathèmes et plaintes sur les dérèglements et malheurs de l'homme, leur pieuse idéologie les conduisait nécessairement à noyer leur désespoir (terrestre) dans la suprême béatitude (céleste). Tel fut le lot d'acharnés dénonciateurs de notre corruption naturelle, depuis Nicolas Coëffeteau (« L'homme qu'on peut nommer une image de misère et d'impuissance »...) jusqu'aux trop connus Pascal et Bourdaloue, en passant par Jacques Abbadie, La Placette, le Père Lemoine ou l'abbé Jacques Esprit, dont le « Traité de la fausseté des vertus humaines » serait plus convaincant s'il ne s'achevait par l'inévitable couplet : « Il n'y a que les chrétiens qui puissent être véritablement désintéressés, parce que la grâce de Jésus-Christ les tire de l'esclavage des passions et leur ôte en même temps l'attachement qu'ils ont à leurs intérêts ». Ainsi soit-il ! Même le « Traité du désespoir » de Søren Kierkegaard, malgré son beau titre, n'échappe pas à pareille critique.

Loin de ces prêches apologétiques, une analogue dérobade se prononce chez les subversifs. Par exemple, Sébastien Faure conclut sa « Douleur universelle » en nous laissant entrevoir une « Terre promise, où chacun pourra vivre dans la paix de son cœur et de sa conscience, sans contrainte et sans haine, sans entraves, dans le rayonnement bienfaisant des passions satisfaites ». L'auteur des fameuses formules : « La raison et la santé sont des accidents heureux », « L'homme est un gorille lubrique et féroce », etc..., est ce même Taine qui croyait à l'Art, à la Science, pour laquelle il a eu de véritables effusions lyriques. Emile Pontich (« Les cahiers d'un individualiste ») oublie son âcreté auprès des fleurs et de la nature ; Astremis (« Le nouvel Ecclésiaste »), auprès de la Femme et de l'Amour ; Alphonse Rabbe (« L'Album d'un pessimiste ») auprès du Très-Haut. Edmond Thiaudière (« La proie du néant ») n'en est pas moins le fondateur du... *bonisme*, doctrine finalement assez azurescente puisqu'elle voit dans la bonté « la rédemption de toutes les tares humaines », cependant qu'un écrivain qui, de nos

jours, passe communément pour un propagateur du désespoir, Jean-Paul Sartre, a tenu à se disculper expressément d'une telle imputation, déclarant au sujet de son existentialisme : « Il n'y a pas de doctrine plus OPTIMISTE, puisque le destin de l'homme est en lui-même ». Déjà, Nietzsche, gaillard dégraisseur du factice et du conventionnel, n'appelait-il pas pourtant de ses vœux une société habitable pour les âmes supérieures et où se feraient de grandes choses ? Et n'a-t-on pas pu parler de « L'optimisme de Shopenhauer » (Stanislas Rzewuski) parce que sa conviction d'une imperfection fatidique du monde ne l'avait pas empêché de tendre à poser les bases d'une doctrine de renouveau par le culte du Renoncement et de l'Art, doué, selon lui, d'un pouvoir insigne d'apaisement ?

C'est que le pessimisme effraie. Même les plus grands par l'esprit (Julien Benda) ne résistent point à mettre en balance, sous couleur d'impartialité, la somme des joies et la somme des douleurs. Captieuse objectivité, tant, à la réflexion (à défaut de sensibilité martelée qui seule, au fond, permet une telle aperception) tout est absurde, vil et contristant dans notre humanité. Mais cela va tellement à rebrousse-poil et contre-courant que chacun, à sa manière, préfère se boucher les yeux, ou, du moins, un œil, en vertu du principe « moitié-moitié » cher aux prétendus réalistes ; un œil pour contempler le rose, un autre pour le noir. Car il faut être juste, que diable ! D'où ces minables redondances à la Claude Roy :

*Si je dis la beauté du monde
vous pouvez me croire
Si je dis la laideur du monde
vous pouvez me croire...*

Un moraliste, Azaïs, s'est même rendu fameux par son « système des compensations », où il posait que la somme totale du bonheur et du malheur est identique pour chaque individu comme pour chaque société : « Cette idée d'un balancement continu entre le plaisir et la peine est dans l'esprit humain l'idée la plus constante... Mais cette idée générale n'était encore que vague et indéfinie ; elle attendait une démonstration détaillée et méthodique qui ne laissât plus de doute dans les bons esprits ». Au vrai, cette thèse n'était qu'une tentative d'extrapolation d'une expérience subjective, du propre aveu

d'Azaïs : « Quant à mes sentiments, ils étaient surtout le fruit du contraste qui venait de s'établir entre des dangers pressants, suscités par mon imprudence, et une douce sécurité, garantie par l'obscurité, le silence et la bonté. Ce contraste devait fortifier dans mon esprit une idée qui l'avait déjà occupé d'une manière confuse ». Et, partant du généreux intérêt que lui avaient voué des personnes vertueuses, il en inférait illico son système d'une succession équitable dans les vicissitudes du sort — en somme, une espèce de traité de la justice providentielle. Hum !

Il va de soi, par parenthèse, qu'en aucune façon la manie qu'a une foule de gens de récriminer, protester, criticailler, geindre, à tort et à travers, ne saurait être assimilée au pessimisme tel que nous l'entendons, doctrine de fermeté et non de faiblesse. D'autant plus que ces « pessimistes » à la petite semaine ne le sont, fort improprement, qu'à propos de motifs intéressés, envieux ou futiles (« Le coût de la vie augmente tous les jours... » ...« On va avoir la guerre... » ...« Toujours pas de réajustement des salaires... » ...« Sales vacances gâchées par la pluie... » ...« Les voisins nous jalourent... » ...« Pas moyen de joindre les deux bouts... » ...« Le gouvernement est vendu... » — et cent autres banalités du même tonneau).



Cette exécrable caricature du pessimisme une fois disqualifiée, reste que, dès qu'il s'agit d'élever le débat sur un plan spéculatif, il n'y a plus personne, soit que le vulgaire conclue : « Heureusement qu'on a encore les filles, la pêche, le sport ou la boustifaille ! », soit que le penseur se lance en d'infinies spéciosités pour défendre l'ambivalence (Cf. Albert Camus). L'anarchiste même ne peut s'empêcher de claironner : « Avant de laisser tomber le point final, mon anarchisme clame la joie de vivre dans le sens où l'entendait Rabelais. Jouir de ma vie au maximum dans le sens éthique. Poétiser la vie... La vie, malgré les misères qu'y sèment les barbares, esclaves ou tyrans, est belle et digne d'être intensément vécue ». (Vladimir Muñoz). En matière du camouflage du réel, je préfère encore la méthode pascalienne !

C'est que le vrai non-conformisme consiste moins à bafouer la morale que le bonheur.